

Phtéraliase

Sommaire

Chapitre 1 : la femme observe et l'homme raisonne.....	2
Chapitre 2 : eût-il tort, le maître a toujours raison	4
Chapitre 3 : la raison du plus fort est toujours la meilleure	6
Chapitre 4 : la ténacité peut avoir raison de la raison elle-même	8
Chapitre 5 : la raison se perd par le raisonnement	10
Chapitre 6 : sois sûr d'avoir raison et va de l'avant	12
Chapitre 7 : la raison c'est la folie du plus fort. La raison du moins fort, c'est de la folie.....	14
Chapitre 8 : on aime sans raison, et sans raison on hait	16
Fin	17

Chapitre 1 : la femme observe et l'homme raisonne

Jean-Jacques Rousseau

– Je suis fatiguée, je vais me coucher, chéri.

– D'accord, mon cœur. Je te rejoins tout à l'heure mais ne m'attends pas. Je ne sais pas si je vais encore avoir beaucoup d'inspiration.

Émilie s'approcha de son mari et lui fit un baiser tendre sur le front. Arnaud perçut que tout l'amour qu'elle pouvait ressentir pour lui était passé dans ce simple geste. Des frissons lui parcoururent le corps tout entier. Elle sourit en voyant sa réaction et monta l'escalier.

Dix ans de mariage et toujours aucune ombre à l'horizon, pensa-t-il. Pas une fois une dispute n'a dégénéré. Pas un instant l'un ou l'autre n'a été tenté d'aller voir ailleurs. Nous sommes certainement, aux yeux de nos proches, le couple parfait.

Arnaud était un écrivain sans prétention qui commençait à avoir un petit succès. Ses romans, tirés à quelques milliers d'exemplaires, se vendaient sans laisser trop de stock, même si le temps pour les écouler était toujours bien assez long aux yeux de son éditeur. Ce dernier le poussait à écrire quelque chose de plus ambitieux. Arnaud avait eu la mauvaise idée, pensait-il, de lui parler d'un projet de récit plus étoffé ; quelque chose en plusieurs tomes, qui tiendrait les lecteurs en haleine. Ce projet était dans sa tête depuis longtemps, mais il n'avait jamais eu le courage de commencer.

Émilie, quant à elle, était professeur de Chimie dans le collège *Les Hautiers* à Marines, un bourg près de leur domicile. Elle était épanouie dans son poste même si, parfois, elle rêvait à de plus grandes responsabilités. Jeune, elle avait eu comme espoir de faire de la recherche mais la venue de leur premier enfant l'avait obligée à renoncer et à passer le Capes pour se tourner vers un emploi, certes moins intéressant à ses yeux mais plus immédiat.

Ils habitaient dans le Val d'Oise, à Magny-en-vexin, dans un petit pavillon qu'ils avaient bientôt fini de payer. A presque quarante ans, leur vie était déjà réglée comme du papier à musique. Leurs deux enfants, Corentin et Laure, étaient rentrés dans l'adolescence mais les plus désagréables manifestations consistaient à quelques boutons d'acné disgracieux. Ils étaient tous deux d'un calme olympien en toute circonstance, à l'image de leurs parents.

Arnaud venait de commencer un tout nouveau roman et restait seul face à sa page blanche. Pour la première fois depuis longtemps, il se retrouvait sans aucune piste pour démarrer. Il avait un dossier spécial sur l'ordinateur. A chaque fois qu'une idée lui venait en tête, il créait un nouveau fichier, lui donnait le premier nom qu'il lui venait à l'esprit et notait en quelques lignes le gros de son projet. L'ordinateur possédait ainsi tout son avenir contenu dans quelques dizaines de fichiers.

Il les parcourut mais rien ne lui donna envie d'écrire. Il n'avait lu que les titres mais le grand vide qu'il avait ressenti à la lecture de chaque mot ne l'incita pas à poursuivre sa recherche. Plus par dépit que par envie, il se dit que tenter de commencer son grand projet pouvait être une bonne idée. C'était forcément la meilleure puisque la seule.

Sa méthode de travail était immuable depuis qu'il avait commencé à écrire : il commençait toujours sans savoir ce qu'il racontait — un peu comme on le ferait avec de l'écriture automatique — et retravaillait l'ensemble afin de lui donner une cohérence globale ainsi que du volume. Les idées germaient ainsi au fur et à mesure dans son esprit fécond. Comme à l'accoutumée, faisant le vide en lui, il se mit à taper au clavier ce qui lui venait en tête :

La vie était douce dans la ferme de la mère Poulard. C'était une vie rude, une vie d'agriculteurs, toujours au grand air, travaillant vingt heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept et trois cent soixante-cinq jours par an.

Il relut ces quelques phrases d'un œil attristé.

– Je suis lamentable. C'est n'importe quoi ! Allez, Arnaud, ne te laisse pas décourager si vite.

Il effaça tout et recommença :

Dans la vie, il y a les bons et il y a les méchants. C'est simpliste, cela sépare le monde en deux parties inégales. Et nous qui sommes-nous ? Les bons ou les méchants ? Nous ne sommes que nous-mêmes.

– Mais où vais-je aller avec ça ? C'est n'importe quoi. Même pas digne d'une rédaction de 6^{ème}. Si je n'arrive pas à écrire deux lignes, ça ne vaut probablement pas le coup de continuer ce soir... Pfff ! ajouta-t-il en soupirant bruyamment. Allez Arnaud, encore un peu de courage. Une dernière tentative pour ce soir :

Michel était à terre, mort. Assassiné de la plus lâche des manières : par derrière et par son meilleur ami. Gisant sur le sol, la tête légèrement de côté, il aperçut son agresseur dans un soubresaut, et laissa échapper un dernier souffle. La vie avait décidé de continuer son chemin sans lui.

– Ah ! Ça c'est déjà un peu mieux, s'exclama-t-il en oubliant l'heure tardive. Enfin un début pour travailler. Allez, je continue :

– *Tu sais ce qui me fait le plus plaisir, vieux ? C'est que tu n'aies pas la moindre idée de la raison pour laquelle je t'ai fait ça ! J'tai crevé et tu sauras jamais pourquoi, pourriture.*

L'homme, d'une cinquantaine d'années cracha un énorme mollard vert foncé sur Michel puis il se tourna et s'éloigna d'un pas rapide.

Il était plus de minuit et la lumière des néons de l'éclairage publique ne parvenait pas à attirer l'attention des quelques passants sur son corps inanimé. Il allait rester là, à pourrir pour longtemps.

– Je crois que je vais en rester là. Il est tard et le principal est fait : ma page n'est plus blanche.

Arnaud corrigea la faute de frappe que la machine lui avait signalée. Puis, avec la satisfaction de voir les quelques lignes qu'il venait d'écrire, il enregistra son fichier sous le nom de "*Phtéraliase.doc*" et le classa dans le dossier contenant ses romans en cours d'écriture. Il laissa Word ouvert sur le texte et monta à l'étage rejoindre sa femme. En passant devant la chambre des enfants, il eût un moment de nostalgie pour le temps où il allait systématiquement leur faire un baiser dans leur sommeil avant d'aller se coucher. Pensif, il entra dans la chambre, vit qu'Émilie n'était pas endormie, se déshabilla et se coucha en l'enlaçant amoureusement.

Au rez-de-chaussée, un bruit rauque mais faible sortit des haut-parleurs. L'écran de veille disparut, signifiant que l'ordinateur sortait de sa léthargie forcée. La lumière clignotante du curseur se plaça d'elle-même sur le mot "*attention*" et un trait rouge, légèrement ondulé souligna le mot.

Chapitre 2 : eût-il tort, le maître a toujours raison

Plaute

Le lendemain matin, Émilie ouvrit les yeux la première. Le soleil émettait ses rayons à travers la baie vitrée de leur chambre. Au même instant, le réveil se mit à sonner le glas de tout espoir pour se rendormir. Il était sept heures et elle devait se préparer pour partir au travail. Elle se leva, se rendit à la salle de bain pour prendre sa douche.

Arnaud se réveilla une bonne heure après son départ. Les enfants n'étaient pas encore levés. Il décida de descendre prendre son petit déjeuner comme il en avait l'habitude à cette période de l'année : sur la terrasse. La température s'élevait déjà à plus de vingt degrés, ce qui était exceptionnel pour un matin, huit heures trente, fin-juin. Un bruit attira son attention dans la maison. Il l'avait très distinctement reconnu, c'était le bip caractéristique d'une erreur de clic sur l'ordinateur.

Les enfants doivent s'être levés et ils sont en train de toucher à mon PC, se dit-il. Je leur ai pourtant interdit de se servir du mien. Ils ont le leur...

Il entra et se dirigea vers le salon. Il n'y avait personne à proximité de l'ordinateur et tout était calme. Il contourna le bureau pour faire face à l'écran. La seule chose qu'il vit fut le traitement de texte ouvert.

Comment se fait-il qu'il n'y ait plus l'économiseur d'écran en route ? s'interrogea-t-il.

Il remarqua presque aussitôt que Word avait souligné une faute qu'il avait commise la veille au soir. Elle était soulignée en rouge et pouvait difficilement passer inaperçue. Il se demanda comment il avait pu ne pas voir une telle erreur mais se dit qu'il était déjà très fatigué et l'oublia aussitôt. Il appuya sur le bouton droit de la souris et sélectionna le mot "*attention*" plus adapté que sa version pourvue d'un "*r*". Le mot rebelle disparut immédiatement.

Il débarrassa la table de son petit déjeuner, fit un peu de rangement et s'assit sur le siège de son bureau. Le curseur était resté au même endroit, juste après le mot "*Attention*".

Je l'avais corrigée ! pensa-t-il à nouveau surpris. J'ai dû oublier de l'enregistrer, ce n'est pas grave.

Il attrapa sa souris et refit les mêmes gestes curatifs, puis il se rendit à la fin de son embryon de texte et réfléchit. Quelques minutes plus tard, le flot continu des mots qui venait à son esprit avait des difficultés à se frayer un chemin à travers l'étroitesse du corridor qu'imposait la vitesse de ses doigts sur le clavier. Son attention fut soudain perturbée par un bruit venant de l'escalier. Le coup de sang qu'il ressentit fut à la mesure de sa surprise. Ses enfants étaient réveillés et il avait complètement oublié qu'ils étaient encore en haut.

- 'jour p'pa, grommela Corentin en caleçon comme seul habit.
- Bonjour papa, chantonna Laure, narquoise, à l'intention de son frère.
- Fayote, bougonna-t-il sans articuler pour ne pas se faire comprendre.
- Corentin ! Sois gentil avec ta sœur, répondit Arnaud sorti de son récit. Soyez sympas, les enfants, j'ai un peu d'inspiration, ne faites pas trop de bruit, ce matin.
- D'accord, p'pa, répondirent-ils en cœur.

Ils se dirigèrent vers la cuisine. Arnaud se remit à frapper frénétiquement sur son clavier au rythme où lui venaient les idées. Enfin, la source se tarit et il releva la tête afin de voir où il en était. Devant lui, l'écran affichait une page pleine de texte et en bas à gauche était inscrit "*Page 7 Sec 1 6/7*". Il avait écrit sept pages sans s'arrêter. Le texte était gribouillé de toutes parts avec des traits rouges ondulés.

- Mon dieu, mais qu'est-ce que j'ai fait comme fautes ! Allons-y, corrigeons.

Il sélectionna le menu *outils* puis *grammaire et orthographe*. Après quelques secondes d'attente, une boîte de dialogue s'ouvrit devant la première page. À l'intérieur était inscrit en rouge "*l'attention*". Juste en dessous, la correction était suggérée : "*attention*". Surpris, il s'exclama :

- Mais c'est quoi, ce bordel ? Ça va faire trois fois que je la corrige !

Irrité mais résigné, il corrigea une nouvelle fois l'erreur ignominieuse et continua avec le reste du texte. En moins de dix minutes, l'ensemble était exempt d'erreur d'orthographe ou de grammaire. Fatigué par sa prose, il regarda machinalement l'heure sur sa montre et n'en crut pas ses yeux. Il était déjà midi. Émilie allait rentrer dans quelques minutes et rien n'était prêt. Il n'avait pas non plus la moindre idée de l'endroit où se trouvaient ses

enfants. Il se leva et se dirigea vers la cuisine. Les yeux écarquillés, il constata que la table était mise et le repas chauffait sur la plaque de cuisson. Laure était assise, grignotait un bout de pain en sirotant une boîte de Pepsi et lisait un Biba. Son frère était assis sur le bord de la fenêtre et lisait, lui aussi, mais un livre de Stephen King qu'Arnaud ne parvenait pas à reconnaître de l'endroit où il se trouvait.

C'est vous qui avez fait tout ça ? leur demanda-t-il, connaissant déjà la réponse.

– Hé oui, tu avais l'air tellement occupé, on ne voulait pas te déranger, lui répondit sa fille sans lever les yeux de sa lecture. Je t'ai rarement vu aussi inspiré, mon petit papa.

Déjà, dans l'allée, ils entendaient le bruit du moteur de la voiture d'Émilie.

L'après-midi passa aussi vite que le matin, bien que moins productif. Émilie était rentrée tard à cause d'une réunion au collège. Ils soupèrent et les parents s'installèrent dans le canapé pendant que les enfants s'enfermaient dans leur chambre.

– Tu n'écris pas, ce soir, mon cœur ? demanda Émilie à son mari.

– Non, j'ai bien écrit ce matin mais ça m'a complètement vidé. Y'a quoi à la télé, ce soir ?

– Je ne sais pas.

Elle attrapa le programme et tourna les pages jusqu'à celle du jour. Elle commençait à lui lire les titres quand ils entendirent tous deux un *bip* très reconnaissable. Elle lui demanda :

– Tu as laissé tourner quelque chose sur l'ordi ?

– Non, je ne crois pas. Je vais voir.

Il arriva devant l'écran après s'être levé du canapé si confortable. L'économiseur n'était pas en marche et la page de Word sur laquelle il s'était arrêté était la dernière de son nouveau texte. Un trait rouge ondulé soulignait le mot "*attention*". Il n'avait pas remarqué qu'il l'avait écrit aussi à la fin — temporaire — de son texte. L'air hébété, Arnaud ne disait rien mais sa réflexion fut brisée par sa femme :

– Alors, c'est quoi ? demanda-t-elle absente

– Aucune idée, répondit-il machinalement après quelques secondes. J'ai déjà corrigé mes fautes et les voilà qui reviennent. Je...Je ne comprends pas bien ce qui se passe.

– Tu as dû oublier d'enregistrer. Ce n'est pas très grave.

– Mais je suis presque sûr d'avoir enregistré.

– Oui, comme tu étais sûr avant-hier d'avoir sorti la poubelle.

Sans répondre à l'attaque, il tapa frénétiquement sur la touche "*Page Up*" de son clavier jusqu'à arriver à la première page. En la voyant, il s'exclama :

– Je ne suis pas fou. Il y a une faute, là, que j'ai déjà corrigée quatre fois. Je peux oublier une fois mais pas quatre, quand même !

– Allez calme-toi, mon cœur, le rassura-t-elle en se levant à son tour.

Elle le rejoignit et se pencha sur le forfait. Elle constata, elle aussi, que "*attention*" n'était pas un terme très correct dans notre langue. Elle le corrigea elle-même à la main sans faire appel au correcteur et appuya avec dextérité sur *Ctrl-S* afin d'enregistrer la modification. Après avoir tout fermé proprement, elle arrêta l'ordinateur puis le prit par la main pour l'amener sur le canapé. Ils passaient "*Le dîner de cons*" et c'était le film préféré de l'écrivain.

Chapitre 3 : la raison du plus fort est toujours la meilleure

Jean de la Fontaine

Arnaud se réveilla au milieu de la nuit. Il se tourna vers Émilie qui dormait profondément, lui fit un baiser sur l'épaule puis sortit du lit. La chambre était éclairée par la lumière résiduelle de la lune, presque pleine. Son regard fut attiré par un halo bleu qui s'échappait du bas de la porte. Il sortit et le suivit. La lumière venait du rez-de-chaussée. Son origine ne faisait plus aucun doute : l'ordinateur. Il descendit, faisant attention à ne pas faire craquer le bois de l'escalier, puis entra dans le salon. Il n'en croyait pas ses yeux ! L'ordinateur était allumé, Word ouvert et la faute était revenue. Plus que l'énervement de la veille, c'était l'incompréhension qu'il ressentait.

Nerveusement, il tapota sur son clavier à la recherche de la dernière page. L'ensemble de l'écran était de couleur « rouge faute d'orthographe ». Ses yeux fatigués rendaient sa vision floue, lui donnant la sensation de ne voir qu'un amas rouge sang sur le moniteur. Il voulut cligner des yeux mais les laissa fermés, s'abandonnant à la fatigue qui le rattrapait. Il s'assit sur son siège, posa ses coudes sur le bureau, prit sa tête entre ses mains et une grande inspiration. Il laissa échapper un soupir de lassitude. Les yeux toujours clos, il se dit que, finalement, ça n'avait vraiment pas d'importance. Il pensait qu'il y avait beaucoup de solutions pour ne pas se laisser faire par un traitement de texte débile. Et tout en énonçant ces phrases à lui-même, il s'abandonna aux bras langoureux de Morphée. Il s'endormit devant son écran. Le curseur clignotait comme pour mieux le narguer.

– Tu as eu de l'inspiration, mon cœur ? se moqua Émilie en lui offrant un baiser sur la joue.
– Arnaud était profondément endormi et ne répondit pas. Vexée qu'il n'ait pas entendu sa pique, elle s'ingénia à remédier à ce problème par des chatouilles judicieusement placées. Il finit par sursauter lorsqu'elle atteignit ses flancs :

– Hein ? Que...qui...Ah, c'est toi ? finit-il par dire, entrouvrant difficilement les yeux.
– Je voulais juste savoir si tu avais eu de l'inspiration, allongé sur ton clavier ?
– Mmm ! grommela-t-il. 'Suis descendu cette nuit. 'Vait d'la lumière dans l'salon. J'voulais voir c'que c'tait !

– Pardon ? Tu peux mettre les voyelles quand tu parles ?
Il étendit ses bras pour s'étirer puis attrapa sa femme par la taille pour se serrer contre elle. Satisfait par sa courte étreinte, il lui répéta :

– Cette nuit, j'ai vu de la lumière alors je suis descendu voir ce que c'était. L'ordinateur était allumé et cette saloperie de faute était revenue.

– Ah ? C'est vraiment grave alors ? Il va falloir acheter un nouveau PC.
– Tu n'es pas drôle ! Moi, elle commence à me courir sur le haricot. Tu as bien vu toi-même ; tu l'as même modifiée manuellement hier soir. Pire, regarde ma dernière page.

Il montra l'écran.
– Oui, je vois qu'il y a plein de fautes, et après ?
– Mais j'avais passé le correcteur sur TOUT le texte. Ça m'énerve, c'est tout !

Elle déposa un baiser sur son front, lui caressa les cheveux quelques instants car elle savait que ce simple geste le calmait puis, en s'éloignant lui cria :

– À midi, mon chéri.
– À tout à l'heure, mon cœur.

Une fois partie, il se dit à haute voix :
– Bon, le petit dèj et je vais montrer à cette machine qui est le patron.

Quand il se remit au travail, le silence emplissait la maison. Il retroussa ses manches en prévision de la bagarre à venir. Il y passerait la matinée s'il le fallait mais il aurait la peau de ces fautes.

Il commença par sélectionner tout le texte, le copier, puis ouvrit un nouveau document et le colla à l'intérieur. Il lança le correcteur et, précautionneusement, modifia chaque erreur. Il termina en enregistrant son nouveau texte sous un autre nom : *Phtéraliase2.doc*. Content de sa manipulation, il ferma les deux textes et se leva afin d'aller chercher un verre d'eau dans la cuisine.

Lorsqu'il revint, il faillit le lâcher en voyant son écran. Word était à nouveau ouvert sur le second texte, à la première page, le mot "*attrention*" posé au milieu de la page, en train de le narguer.

– Merde ! Merde et merde ! Ce coup-ci, j'en ai vraiment marre ! Saloperie ! Tu vas voir ce que tu vas voir ! Je n'en ai pas fini avec toi.

Nerveusement, Arnaud s'empara du clavier sans fil et s'acharna dessus. Il utilisa la presque totalité des raccourcis claviers qu'il connaissait pour copier tout le contenu du texte dans le bloc-notes. Il fit, ensuite, le chemin inverse en exécutant un brutal Ctrl-X, un Alt-Tab, un Ctrl-N et enfin un Ctrl-V avant de parachever son œuvre en broyant littéralement la touche F7. Avec cette succession de 9 touches, il avait mis son texte dans un document vierge et lancé le correcteur. Le soin qu'il apporta aux suggestions de celui-ci fut tout relatif. Il modifiait son texte pour la sixième fois et sa lassitude n'avait d'égal que son énervement. D'un geste violent, il lâcha le clavier sur son bureau, pointa un doigt vengeur et s'exclama :

– Tu vois, je t'ai eue, connasse de faute ! Je t'avais prévenue, fallait pas faire la maline.

Il prit un instant pour respirer et se calmer. L'excitation était montée toute seule.

– Bon, maintenant, je vais laisser reposer un peu pour voir si tu oses encore essayer de me blouser.

Il sortit de la maison et fit un tour dans le jardin pour profiter de la fraîcheur — toute relative — qui régnait encore dehors.

Lorsqu'il rentra, ses premières pensées se dirigèrent incidemment vers l'ordinateur et son fichier rebelle. Il se demanda pourquoi il avait appelé son texte de cette manière. *Phtéraliase* ne se rapportait à rien de sa connaissance. Il avait, certes, pour habitude de donner des noms de code à ses écrits mais souvent, il s'agissait du premier mot correspondant, même vaguement, à ce qu'il écrivait lui venant à l'esprit. Il était particulièrement fier du titre temporaire — qui était devenu définitif — d'une nouvelle écrite au début de sa carrière. « La tête ailleurs » racontait l'histoire d'un tueur en série qui décapitait ses victimes. Devant les réactions des lecteurs effarés par le rapport entre le titre et la chute, il avait décidé de garder celui-ci. Dans le cas qui le préoccupait, il ne s'était pas posé de question en enregistrant le texte et l'avait tapé presque automatiquement.

Sans hésiter, il se dirigea vers son bureau mais, poussé par la curiosité, fit un détour par l'étagère où était posés les dictionnaires. Nerveusement, il prit le premier et le feuilleta. Lorsqu'il parvint à la lettre *p*, ses gestes se firent moins doux encore. Là, son regard s'agita et finit par se figer sur deux mots : *phtalique* et *phtiriase*. Le premier se disait de certains dérivés du naphthalène et le second était une pédiculose due aux poux pubiens. Cette dernière idée lui souleva un haut-le-cœur. Surtout, et comme il s'en doutait, il n'y avait rien entre ces deux termes. *Phtéraliase* n'existait pas. Pour se rassurer une dernière fois, il prit un à un tous les autres dictionnaires en sa possession, du Grevisse au dictionnaire d'argot anglais mais aucun ne faisait mention d'un sens quelconque. Il dut se rendre à l'évidence. C'était une pure invention de son imagination.

Chapitre 4 : la ténacité peut avoir raison de la raison elle-même

Paul Carvel

Arnaud était installé sur un transat dans le jardin. Il prenait le soleil. L'ombre qui apparût devant lui le sortit soudainement de ses pensées. Émilie s'était mise entre lui et l'astre salvateur. Il ouvrit les yeux et l'interrogea :

- Déjà rentrée ?
- Déjà ? Tu n'as pas dû regarder souvent l'horloge cet après-midi !
- Ah ! Oui, effectivement, dit-il en jetant un œil sur sa montre.
- J'ai eu du mal à me défaire de Michel. Il voulait me montrer plein de trucs dont je n'avais pas grand-chose à faire. Comme je n'ai pas le cœur de le lui dire après ce qu'il a fait pour nous, je dois le supporter.
- Tiens, justement, dit-il en sautant sur l'occasion. À propos de Michel. Je n'ai pas réussi à avoir le dessus sur cette stupide machine. Tu crois qu'il pourrait m'aider à m'en sortir ?
- Pourrait, certainement mais je pense surtout qu'il en a déjà fait beaucoup. Je ne vais plus réussir à m'en dépêtrer, après. C'est bien assez dur comme ça.
- Quand il est venu poser l'alarme, il a été payé, je te signale. Chacun y a trouvé son compte. Ce n'est pas comme s'il avait fait ça gratuitement, quand même.
- Tu veux qu'il fasse quoi au juste ? soupira-t-elle.
- Je voudrais qu'il regarde ce qui ne tourne pas rond dans l'ordi. Mes connaissances étant, à peu de chose près, limitée à Word, je suis impuissant.
- D'accord, je lui demanderai demain matin, si je le vois.

Arnaud fit une moue qu'Émilie connaissait par cœur. Jamais il ne disait lorsque quelque chose ne lui convenait pas. Il boudait comme le font les enfants de cinq ans. A ce moment précis, il s'appêtait à commettre son forfait.

- Quoi ? Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, lasse de cette attitude puérile.
- Tu ne pourrais pas l'appeler ce soir ? Si ça se trouve, il n'a pas cours demain. Peut-être qu'il pourrait venir. Tu sais, je suis complètement bloqué. Ça me stresse tellement que je n'ai pas été capable d'écrire une seule ligne de la journée. S'il te plaît, ajouta-t-il implorant.

Émilie toisa son mari de l'air réprobateur que l'on peut avoir lorsque l'on se rend compte que quelqu'un triche au jeu. Elle jugea le risque d'une crise prolongée assez important pour céder.

- D'accord. Mais c'est juste parce que je sais que sinon tu vas me faire la tête toute la soirée et je n'en ai pas envie. Mais si ça ne répond pas, je le verrai demain, d'accord.

Il acquiesça simplement de la tête et referma les yeux.

Émilie revînt quelques minutes plus tard, le visage paré d'un large sourire et déclara :

- Tu vas être content, mon chéri. Il vient demain à huit heures. Je suppose que ça te convient ?
- Tu parles !

Le cri strident du carillon sortit Arnaud de sa léthargie matinale que son bol de café n'était pas parvenu à effacer. Il regarda l'horloge au mur et lut 7h48. Michel était en avance mais il en était ravi. Plus tôt celui-ci était là et plus tôt il pourrait recommencer à écrire.

Il ouvrit la porte et laissa entrer l'homme qui tenait la jambe de sa femme presque chaque soir. Malgré cela, il n'éprouvait pour lui que beaucoup de compassion. Le professeur de maths était petit, bien en chairs, roux, et l'un de ses yeux avait du mal à garder le cap. Une personne qui était moins égale que les autres, avait-il pensé en le voyant sur le pas de la porte. Néanmoins, songeant à ce qu'il avait à lui demander, il s'adressa à lui humblement :

- Bonjour M. Ferry, je suis très heureux que vous ayez pu venir. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous.
- Émilie ne m'a pas dit grand-chose de ce que vous aviez comme problème, mais je suis toujours ravi de vous aider.

Arnaud le regarda de travers. Quelque chose sonnait faux dans ses paroles. Il en faisait un peu trop. Particulièrement en raison de l'absence de sa femme. Il le fit entrer dans le salon et lui expliqua en quelques mots ce qui lui était arrivé. Le petit gros — comme Arnaud l'appelait dans son esprit — sembla dubitatif mais promit de regarder attentivement. Ensuite, il le laissa devant la machine récalcitrante et s'installa sur le canapé avec quelques feuilles vierges et un bon vieux Bic Cristal. Il allait coucher sur papier les quelques idées qu'il avait pour la suite de ses écrits.

Au bout d'une bonne heure, l'informaticien de fortune l'interpela timidement :

– S'il vous plaît ?

– Oui ? Qu'y a-t-il ? demanda simplement Arnaud en se levant.

– Écoutez, je ne vois rien de particulier. J'ai eu beau bien chercher ! La seule solution, je pense, est de tout réinstaller. En plus, ça ne peut pas faire de mal étant donné la date de la dernière installation. Je me suis déjà permis de faire une sauvegarde de tous vos documents.

Arnaud était contrarié, non pas par la nécessité de tout réinitialiser mais par le temps qu'il allait encore perdre dans cette opération. Il n'avait, de toute façon, guère le choix. Il lui donna donc carte blanche et un café carte noire.

À midi, alors qu'Émilie allait bientôt rentrer, Michel lui annonça joyeusement qu'il avait fini et que tout devait être en ordre. Il ajouta que s'il voyait le moindre dysfonctionnement, il ne devait pas hésiter à lui téléphoner, il se ferait un plaisir de revenir. Sur ces paroles, il prit congé sans même attendre le retour d'Émilie.

Il ne se remit à son ordinateur que dans l'après-midi, appréhendant la confrontation qui avait tourné à son désavantage dans les manches précédentes. Il le démarra et, encouragé par la rapidité à exécuter la tâche, il ouvrit Word en édition sur son texte qu'il commençait à croire maudit. Soudain, l'écran devint noir et une sorte de visage grossier se dessina. L'écrivain eût un mouvement de recul accompagné d'un frisson. L'image à l'écran avait les yeux fermés et grimaçait d'une façon qu'il qualifia d'inquiétante. Tout était fixe mais parfaitement anormal. Arnaud était comme tétanisé par l'apparition inattendue.

Puis l'image commença à s'animer doucement. D'abord, il ne comprit pas ce qu'il se passait devant ses yeux puis les mouvements devinrent plus clairs. La bouche — ou ce qui semblait en être une — s'ouvrait et se fermait. L'ordinateur s'adressait à lui sans parole. Il essaya — ce qui lui parût ridicule — de lire sur les lèvres de son écran mais les mots étaient inarticulés. Un grésillement le sortit de sa concentration. Le volume s'amplifia. Arnaud reconnut alors, en bruit de fond, des paroles. En observant attentivement le visage devant lui, il vit que les paroles étaient parfaitement synchronisées avec la bouche. Un frisson lui parcourut l'échine lorsqu'il comprit leur signification. Il alluma les enceintes pour en être sûr. Son ordinateur était simplement en train de lui répéter inlassablement :

Je vais te tuer.

Chapitre 5 : la raison se perd par le raisonnement

Antonio Porchia

La température avait continué de monter jour après jour. Emilie n'avait plus de cours ni d'astreinte. Elle avait décidé de commencer par ranger l'ensemble de la maison de fond en comble. Une sorte de grand ménage de printemps avec presque trois mois de retard. Elle avait surtout à cœur de ne pas devoir monter au grenier qui aurait pu aisément remplacer un sauna. L'été promettait d'être l'un des plus étouffants que l'humanité ait vu. La — relative — fraîcheur des soirs était attendue avec impatience car tout au long de la journée, les corps s'échauffaient et les esprits aussi :

- C'est parfaitement ridicule !
- Je suis ravi que tu me soutiennes dans ce moment difficile de ma vie, ma chérie.
- Écoute, mets-toi deux secondes à ma place. Tu me dis que ton ordinateur t'a menacé de mort par oral.

Comment suis-je censée réagir ? T'aider à annihiler la menace de tendinite de l'index droit qui risque de te faire mourir ?

- Je vois. Laisse tomber !
- Chéri, je suis allée voir sur l'ordinateur et je n'ai rien vu de bizarre. Tu devrais oublier tout ça et penser à ton roman.

- Laisse tomber, je te dis. Je vais me coucher. Bonne nuit.
- Mais Arnaud...

Il avait commencé à monter l'escalier et n'écoutait déjà plus ce que sa femme lui disait, persuadé qu'il n'avait pas rêvé.

- Tête de mule, murmura-t-elle à son intention, faisant en sorte qu'il ne l'entende pas.

La mauvaise foi, dont il faisait parfois preuve, l'exaspérait. Elle savait qu'il ne changerait pas d'avis, même en lui prouvant par A+B qu'il ne s'était rien passé. Elle se dit qu'il valait mieux laisser tomber — comme d'habitude — pour éviter que cela ne tourne en véritable dispute. Elle savait que tous les deux n'avaient pas la même vision de leur couple. Elle le laissait souvent croire qu'il possédait la vérité. La raison du plus malin est la meilleure, pensait-elle. De ce fait, elle était convaincue qu'il idéalisait leur amour. Elle imaginait être plus réaliste sur la situation.

Une fois de plus, elle laissa couler.

Depuis trois jours, Arnaud n'avait rien vu d'étrange sur son outil de travail. La méfiance que celui-ci lui avait inspirée durant les deux derniers jours était en train de se volatiliser au rythme des pages qu'il produisait. Son imagination n'avait jamais été aussi féconde, ni ses doigts aussi agiles. A cette vitesse, il ne mettrait que quelques mois pour écrire la totalité du premier volume de son roman. Émilie aussi était devenue, à ses yeux, plus conciliante. Occupée qu'elle était à ses tris, elle le laissait tranquille.

L'écrivain était dans la cuisine où il prenait un léger goûter : glace menthe chocolat, sa préférée. Lorsqu'il passa le pas de la porte vers le salon, une chanson de Francis Lalanne se fit entendre à l'autre bout de la pièce. Il exérait ce chanteur, mais ignorait pourquoi. C'était épidermique. Il se demanda qui avait osé. Quelques secondes lui suffirent à repérer la source d'émission : l'ordinateur. Une dizaine de pas rapides le menèrent directement devant la raison de sa colère. Aucun doute, le son venait des haut-parleurs. Le bouton d'arrêt de l'ordinateur en fit les frais. Une goutte de sueur avait coulé le long de sa joue, l'agaçant encore un peu plus.

– Je ne sais pas qui est le petit malin qui a fait ça mais ce n'est vraiment pas drôle, lança-t-il à l'intention d'un éventuel plaisantin.

Personne ne répondit à sa vindicte et le silence avait repris sa place dans la maison. Soudain, Corentin dévala l'escalier quatre à quatre pour finir par sauter bruyamment les dernières marches. Aussitôt son père l'interpella :

- C'est toi qui as osé mettre du Lalanne ?
- Non ! s'insurgea l'adolescent. Pourquoi aurais-je fait ça ?

- Et tu..., eût-il juste le temps de dire avant que son fils ne disparaisse dans le jardin.
- Je n'en sais rien, cria-t-il déjà loin, laissant Arnaud seul avec son interrogation et son exaspération.

Il en prit son parti et décida de rallumer l'ordinateur. Il se dit que jamais il ne se laisserait impressionner par une saleté de machine mais avant que son doigt n'ait touché le bouton, le *bip* caractéristique de l'allumage retentit. Arnaud, surpris, recula nerveusement tout en continuant à observer l'engin. L'écran noir s'effaça pour faire place à la page de chargement de Windows. Le logo multicolore se mit à tourner devant ses yeux pour se transformer. Lentement, son propre visage apparût puis il se métamorphosa à nouveau en tête-de-mort. Il déglutit sous l'effet de surprise.

Une Émilie poussiéreuse, venant du grenier, entra à cet instant précis. Arnaud sauta sur l'occasion et l'interpella vivement :

- Emilie ! Viens vite !
- Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en continuant son chemin.
- Vite, je te dis ! insista-t-il.

Elle s'approcha de lui et vit qu'il pointait son doigt vers l'écran. Elle tourna la tête mais tout s'effaça aussitôt pour laisser réapparaître le dessin habituel. Elle se moqua :

- L'ordinateur est en train de démarrer. Effectivement, c'est très intéressant. Tu comptes prendre une photo ?
- Mais... Il y avait ma tête sur l'écran ! s'insurgea-t-il déçu.
- On ne va pas encore recommencer ? Si ?
- J'abandonne, se résigna-t-il.

A peine avait-elle tourné le dos que le bureau de Windows apparût avec, en son centre, une photo — visiblement trafiquée — de lui plein de sang. Il était dans son lit, chez lui, et dormait. L'idée que quelqu'un ait pu s'introduire chez lui, la nuit, le fit frissonner. Il demanda à sa femme de revenir quelques secondes, en prenant la voix la plus gentille, qu'il avait en stock. Lasse mais compatissante, elle accepta et s'approcha à nouveau de l'engin. Le résultat fut le même, sous les yeux las d'Arnaud. Il vit l'image s'effacer alors qu'elle n'était plus qu'à un mètre de la raison de son courroux.

- Alors ? demanda-t-elle les yeux rivés sur l'image.
- Rien, excuse-moi, je t'ai rappelée pour rien.

Elle tourna les talons et repartit vers la cuisine pendant qu'il posa ses deux mains sur le bureau, las de cette situation. Un long soupir sortit de sa bouche. Si long qu'il sembla vouloir vider ses poumons entièrement. Il releva la tête, regarda l'écran sur lequel la photo était réapparue et soupira à nouveau avant de prendre une grande inspiration. Ses poings s'étaient serrés sans qu'il ne s'en rende compte. Il sentit la fureur monter en lui, doucement mais sûrement. Telle une soupape de sécurité, il balança ses deux bras en avant et balaya violemment l'écran de la table. Celui-ci tomba et implosa dans un vacarme inattendu. Ses pieds se déchainèrent ensuite sur l'unité centrale qui n'était pas plus coupable. Celle-ci déglutit un dernier *bip* implorant avant de s'éteindre définitivement.

Arnaud s'écroula, genoux à terre et se mit à pleurer. Il faisait face à la télévision qui s'alluma sur la même image ensanglantée.

Chapitre 6 : sois sûr d'avoir raison et va de l'avant

Davy Crockett

Quinze jours qu'Émilie tentait en vain de convaincre son mari qu'il devrait consulter un médecin pour ses visions. Quinze jours qu'il lui répétait en s'énervant qu'il n'avait eu aucune vision. Quinze jours que la vie dans leur maison était un enfer sur terre. Le calme régnant habituellement avait laissé place aux cris et aux pleurs. Corentin et Laura l'avaient fuie depuis quelques jours déjà. Dès le matin, ils sortaient et leurs parents ne les revoyaient que pour dîner.

Arnaud errait dans les chambres et les couloirs à la recherche d'un indice. Mais rien ! Il n'avait plus écrit une ligne depuis l'instant où sa fureur avait envoyé son PC au cimetière des transistors.

Après avoir vu des menaces de mort sur son ordinateur, il en avait vues sur sa télé, entendues au téléphone. Il était même persuadé que des voix lui avaient parlé depuis les chambres du premier étage. Sa femme était persuadée qu'il sombrait dans la folie. Lui, croyait dur comme fer être sain de corps et d'esprit. Malgré tout, avec le double but de faire cesser les disputes et de faire regagner le foyer aux enfants, il décida en plein mois de juillet — caniculaire — d'aller voir un psychiatre dont Michel — toujours lui, pensa-t-il — lui avait donné les coordonnées. Rarement s'était-il rendu quelque part avec un tel manque d'entrain. Il y allait à reculons.

La première séance, en présence d'Émilie se déroula bien. Ce n'était que l'explication du pourquoi de la démarche. Il avait pensé que cette exposition des faits aurait ravivé les tensions mais, au contraire, elle les atténua. Loin d'abdiquer, il avait décidé de faire bonne figure, de simuler le petit toutou obéissant pour que cela ne dure que quelques semaines et voilà. Il avait mûrement réfléchi à la manière de procéder et la douceur lui semblait la meilleure méthode : faire croire, au fur et à mesure, que les visions s'estompaient, même si ce n'était pas le cas.

Curieusement, elles s'estompèrent réellement. Quelques jours suffirent pour le faire douter de ce qu'il avait pu voir. Une seule petite semaine de thérapie, à un coût astronomique, lui avait peut-être fait retrouver le sens des valeurs et du pragmatisme. C'est en tout cas ce qu'il se mit à croire jusqu'à ce samedi après-midi.

Sur les conseils de sa femme, il avait décidé de demander à Michel de l'accompagner pour racheter un ordinateur et, tant qu'à faire, un portable. Il pourrait ainsi écrire à loisir où bon lui semblerait. Après avoir fait quelques grandes surfaces spécialisées, ils s'étaient rabattus vers les petits magasins — moins chers, disait son guide — qui étaient nombreux à Cergy. Il jeta son dévolu, grâce aux conseils avisés du collègue de sa femme, sur un portable d'une marque dont il n'avait jamais entendu parler.

« C'est une marque très connue dans les portables, lui avait-il assuré. »

Heureux de son achat, ils étaient rentrés. Ses fichiers de travail, miraculeusement récupérés de la vieille carcasse par l'homme aux doigts de fée, étaient apparus sur son nouvel engin en moins d'une heure de travail. Tout était fonctionnel et même Internet répondait à nouveau présent. Un merci, un café, un gâteau, une poignée de main, — pour lui — une bise — pour elle — et le gentil informaticien de fortune avait repris le chemin de son foyer (rempli de cartes électroniques de toutes sortes, Arnaud en était sûr). Avec joie et délectation, il s'appropriait à nouveau sur son jouet tout neuf. Il était prêt à redonner vie à ses personnages. Grâce à ses doigts agiles, les mots apparurent à grande vitesse. Emilie arborait un large sourire en revoyant ainsi son mari joyeux. Elle se mit à espérer un retour rapide à la vie de famille qu'ils avaient toujours eue.

Arnaud maltraitait son clavier depuis bientôt une heure, seul, sur la grande table du salon lorsqu'il perçut un murmure derrière lui. Il se retourna, n'étant pas sûr d'avoir réellement entendu quelque chose. Il n'y avait rien, donc il se remit au travail. A peine avait-il recommencé qu'il perçut à nouveau un son derrière lui, en hauteur. Mais il ne voyait rien. Machinalement, il tourna son regard vers le mur à l'opposé et resta figé, livide. Fantomatique, son corps était devant lui, sa propre tête sous le bras gauche. Ses yeux le regardaient fixement, perçaient son corps jusqu'à en atteindre l'âme. Son autre bouche prit la parole :

– Je vais te tuer. Tu vas mourir, tu entends ?

Il resta tétanisé devant le spectacle morbide, incapable de prononcer le moindre mot et surtout pas « Au secours ». La voix — sa voix — se mit à répéter inlassablement la même phrase : « Je vais te tuer ». Elle quitta l'ectoplasme et commença à virevolter autour de lui. Elle se moquait de lui, alternait les rires cyniques et la phrase assassine. Arnaud ferma les yeux et se boucha les oreilles. Sa tête était sur le point d'exploser. Il mit genoux à terre et se frappa la tête sur le sol en pleurant et criant :

– Mais arrêtez, je n'ai rien fait ! Arrêtez, je vous en prie. Je n'en peux plus, s'il vous plaît !

Pendant plusieurs minutes, il resta ainsi à crier et marmonner au rythme de la panique qui s'était emparée de lui. Une main sur son épaule mit fin à son cauchemar. Corentin était debout à côté de lui. Il lui parlait doucement mais il n'entendait pas. Il ôta les mains de ses oreilles et constata — mais il s'en doutait — que la voix de son agresseur avait cessé de tourbillonner. Elle n'était même plus là. Corentin lui répéta :

– Papa, tout va bien ? Je peux faire quelque chose ? J'ai appelé maman. Elle va arriver, d'accord ?

La seule réponse qu'il put lui donner se résuma aux larmes qui coulèrent plus fort encore. Il prit son fils dans ses bras mais jeta, malgré tout, un coup d'œil rapide sur le mur. Tout avait disparu. Pas de trace de fantôme. Il se savait sain d'esprit mais ne comprenait pas. Il pensa qu'il craquait nerveusement.

Émilie arriva peu de temps après. Ils s'assirent dans le canapé pendant qu'elle envoya l'adolescent chercher un verre d'eau. Faisant l'inverse de ce qu'il s'était promis, il lui raconta tout en détail, y compris les événements qu'il lui avait cachés. À regrets, elle décrocha le téléphone, choisit un nom dans le répertoire et attendit que la personne décroche. Elle serra Arnaud dans ses bras le plus fort qu'elle le pût, pour lui signifier qu'elle l'aimait toujours autant. Son regard se perdit dans le sien. Le téléphone décrocha enfin et l'interlocutrice répondit :

– Cabinet du docteur Evrard, bonjour ?

– Allo, madame Evrard ?

– Oui ?

– Bonjour, Émilie Thomas à l'appareil. Je suis la femme d'Arnaud Thomas.

– Enchantée. Que puis-je faire pour vous ?

– C'est mon mari, sanglota-t-elle. Il a encore eu une crise. Je voudrais le faire interner.

Chapitre 7 : la raison c'est la folie du plus fort. La raison du moins fort, c'est de la folie.

Eugène Ionesco

– Comment as-tu pu faire ça, maman ? s'insurgea Laura en pleurant à chaudes larmes.
– Chérie, je n'avais pas le choix. Ton père doit être soigné. Il voit des choses qui n'existent pas. Il entend des voix qui ne sont pas là. Il a besoin de médicaments et d'un suivi. Il faut que tu comprennes. C'est pour son bien. J'ai besoin de toi et de ton frère pour supporter ça. S'il te plaît, ma chérie.

Émilie avait des trémolos dans la voix et les larmes n'étaient plus très loin. Deux jours étaient passés depuis l'internement. Arnaud n'avait montré aucune résistance quand les infirmiers étaient venus le chercher. Elle avait passé le reste de l'après-midi à remplir des dossiers à l'hôpital.

– Je te déteste ! cria sa fille en montant les escaliers pour retourner dans sa chambre.
– Chérie ! essaya-t-elle de la retenir mais elle était déjà loin.
– Laisse, ça va lui passer, la consola Corentin. Moi, je sais que tu as bien fait. Tu sais, elle ne l'a pas vu dans le salon, écroulé par terre. Il faut lui laisser le temps.

Soudain, elle mesura la maturité de son *petit*. Il avait grandi mais elle ne l'avait pas encore remarqué. Elle était fière de lui. Cette pensée lui mit un peu de baume au cœur.

– Merci mon chéri. Je vais essayer de m'occuper. Un peu de ménage ne fera pas de mal à la maison.
Corentin attendit qu'elle soit sortie de la pièce pour se jeter sur l'ordinateur de son père. Quelque chose l'intriguait et il comptait bien tirer au clair ses doutes. L'informatique était l'un de ses hobbies. Habituellement, il n'avait pas le droit de toucher à l'ordinateur de son père mais les circonstances étaient un peu particulières, assez pour se le permettre. Il le démarra et commença à fouiner un peu partout à la recherche d'un élément suspect. Il passa son après-midi entière assis devant à pianoter.

Vers 16h, on sonna à la porte. Corentin, concentré, ne s'en rendit pas compte. Laura, toujours enfermée dans sa chambre ne daigna pas descendre. Leur mère ouvrit la porte. Elle fut surprise du visiteur qui se tenait sur le pas de la porte :

– Michel ? Que fais-tu là ?
– J'ai entendu parler de ce qui vous est arrivé. Je venais voir si je ne pouvais rien faire pour toi ou pour vous.
– C'est très aimable de ta part, bafouilla-t-elle ne sachant pas quoi répondre. Rentre, ajouta-t-elle en lui ouvrant la porte plus grande.
– Merci.

Ils entrèrent dans le salon où la porte d'entrée donnait. Corentin, assis à la grande table avec l'ordinateur leva la tête sans prêter vraiment attention au visiteur. Michel, en le voyant, jeta un regard noir, l'espace d'un instant. Il fit passer le regard de l'adolescent de vide à intrigué. Il se demandait pourquoi cet homme l'avait dévisagé à ce point. « Ça n'a pas d'importance, pensa-t-il. »

Émilie l'emmena à la cuisine et lui proposa un verre qu'il accepta volontiers. Assis tous les deux, un Martini à la main, elle lui raconta un peu plus en détail ce qui était arrivé. Tout y passa : les visions d'Arnaud, ses crises de nerfs, le psychiatre, la rechute et la décision de l'interner. Il avait une oreille attentive et elle apprécia de pouvoir parler ainsi sans aucune pression et sans enjeu. Il n'était pas un proche de la famille et la confession était plus aisée.

Le soleil à peine levé, Corentin sauta littéralement hors de son lit et se dirigea aussitôt vers le portable de son père. Il était toujours persuadé que l'ordinateur était la clé du problème. Il le démarra et dans le silence de la

maison encore endormie, un grésillement se produisit derrière lui. Étonné, il se retourna mais il n'y avait rien. Quand l'écran d'accueil Windows apparut, il se remit à chercher dans tous les dossiers, espérant trouver un fichier différent des autres, un programme caché ou quoique ce soit d'autre qui puisse expliquer — et surtout prouver — que son père n'avait rien d'un fou. Sa mère, qu'il n'avait pas entendue se lever, arriva derrière lui à moitié endormie.

- Tu es déjà levé ?
- Oui, je cherche ce qui a pu provoquer les hallucinations de papa.
- Mon chéri. Tu sais que tout ça n'est que dans sa tête, répondit-elle attristée.
- Je sais mais je pense qu'il peut y avoir eu un déclencheur, comme pour les crises d'épilepsie, tu vois ?
- Oui, je vois, soupira Émilie. Si ça peut te rassurer, vas-y.

Après quelques secondes, elle se retourna, le regard triste et ajouta :

- On va le voir cet après-midi ou ce matin ?
- Plutôt cet après-midi, répondit le jeune homme sans lever la tête. J'aurai le temps de convaincre Laura de venir avec nous, comme ça.

Elle s'éloigna, laissant son fils seul avec son espoir qu'elle pensait vain. Il ne la regarda même pas, trop absorbé par sa tâche. Il venait enfin de mettre le doigt sur quelque chose d'étrange : un fichier dont il ne voyait pas l'utilité et qui refusait de se laisser effacer du disque dur. Il inspecta plus en détail, sachant à présent ce qu'il cherchait. Il ne mit pas longtemps pour trouver que le logiciel en question était démarré automatiquement avec le système. Pourtant, il n'apparaissait pas dans la liste des programmes en cours d'exécution. Pour en avoir le cœur net, il décida de redémarrer l'ordinateur.

Au moment où l'écran de Windows lui demandait de patienter pendant le chargement, il entendit à nouveau un grésillement derrière lui. C'était le même bruit qu'il avait déjà entendu. Il trouva aussi étrange qu'il se produise au même instant. Lorsque le système fut entièrement amorcé, il vérifia que le logiciel incriminé n'était pas dans les tâches en cours. Effectivement : aucune trace. Il redémarra une dernière fois la machine mais en mode sans échec pour pouvoir supprimer l'intrus. Il voulait aussi repérer la source du bourdonnement.

Comme il s'y attendait, le phénomène fut identique mais il avait vu d'où il venait : de l'angle de la pièce. À cet endroit précis se trouvait un des détecteurs de mouvements de l'alarme. Décidé à comprendre, il prit sa chaise, l'installa en dessous du dispositif et grimpa pour l'examiner. L'objet lui sembla normal, alors il descendit au sous-sol chercher des tournevis. Il démontra l'engin du mur et le posa sur la table. Une à une, il enleva toutes les vis et les posa précautionneusement sur le côté. Il l'ouvrit et trouva curieux d'avoir un haut parleur avec une sorte de dispositif qu'il ne connaissait pas. La curiosité le poussa à démonter les autres détecteurs. Ils avaient tous des circuits électroniques différents. L'un semblait avoir une caméra miniature, d'autres — presque tous — des haut-parleurs, d'autres encore, des micros. Sa surprise la plus grande vint quand il mit en pièces la centrale de l'alarme qui se trouvait dans le salon car elle servait également de sirène. Il découvrit à l'intérieur un système entier de projection vidéo miniature très perfectionné.

Sa mère entra dans le salon et, voyant tout le système en mille morceaux :

- Mais, qu'est-ce que tu as fait ?
- J'ai trouvé des choses étranges dans les éléments de l'alarme.
- Quel genre de chose, demanda-t-elle étonnée.
- Tout ce qu'il faut pour nous espionner, fit-il serein, car satisfait de sa découverte.

Chapitre 8 : on aime sans raison, et sans raison on hait.

Jean-François Regnard

– Dix-huit heures quinze ! Ils sont enfin partis, murmura Michel pour lui-même.

Il attendait dans sa voiture depuis le début de l'après-midi. La veille, déjà, il avait été tenté de s'introduire chez eux mais la précipitation ne lui avait jamais réussi. « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage », se répétait-il dans ces moments où le feu brûlait en lui. Presque vingt-quatre heures sans image. Cette attente était insoutenable. Il devait en avoir le cœur net, savoir pourquoi ce black-out quasi-complet. Ses jumelles et une grande bouteille de Coca — dont sa vessie commençait à sentir les effets — avaient été sa seule compagnie de l'après-midi.

Il descendit de sa voiture, parcourut le chemin qui le séparait de leur maison et arriva devant la porte d'entrée. Il sonna, pour être sûr mais personne ne répondit. Il inséra alors la clé dans la serrure et l'ouvrit. Il se félicita d'avoir fait ce double lorsqu'il leur avait installé le système d'alarme. Un simple emprunt de l'original, une excuse pour partir précipitamment et quinze minutes plus tard, il était de retour avec une jolie copie qui lui servait aujourd'hui. Il entra et scruta rapidement à l'intérieur. Il n'avait aucune envie de se faire prendre.

Les quelques micros qui restaient en fonctionnement dans les chambres lui avaient permis de savoir à quelle heure ils devaient partir pour la visite quotidienne au chef de famille. Il regrettait malgré tout de ne pas avoir mis en place un système d'enregistrement afin d'avoir une idée sur la cause de la panne généralisée. Il en avait les moyens techniques et financiers mais n'y avait — bêtement — pas pensé. Il s'en voulait un peu.

Au mur, la centrale était bien fixée. Dans les angles, les *détecteurs de mouvements* étaient aussi présents. Bien sûr, ils n'avaient rien de détecteurs. Il n'y avait pas assez de place pour mettre ses dispositifs en plus du système normalement prévu. Peu importe, il s'était arrangé pour simuler les tests d'alarme. Rien de plus simple pour lui. Un bon timing, une petite télécommande, et le tour était joué.

Michel s'attela à enlever la centrale du mur, ce qui fut fait en quelques secondes, puis sortit un tournevis pour la démonter. La cause du dysfonctionnement lui sauta immédiatement aux yeux : la batterie était simplement débranchée.

– Elle n'a pas pu se débrancher toute seule, se surprit-il à dire à voix haute. C'est certainement le petit fouineur qui a fait ça. Merde, c'est peut-être un piège.

Il se dépêcha de remettre tout en ordre pour ne pas attirer les soupçons si les siens s'avéraient faux. La nervosité faisait couler des gouttes de sueur le long de ses joues. Ses gestes étaient de plus en plus désordonnés mais cela ne l'inquiéta pas davantage car il avait terminé. Il rangea ses outils et prit le chemin de la porte. Il l'ouvrit, tête baissée, occupé à chercher la clé qui s'était, à son insu, planquée quelque part dans sa poche. Enfin, il la trouva, releva la tête et aperçut une voiture en travers de l'allée. La police était là, lui indiquant de bien vouloir lever les mains en l'air. « C'est fini, pensa-t-il. »

– Pourquoi as-tu fait ça ? implora Émilie. Tu te rends compte qu'à cause de toi, j'ai fait interner mon propre mari ?

– Je sais, répondit seulement Michel, impassible.

– Mais parle ! cria la jeune femme. Je veux savoir pourquoi ! Pourquoi cette machination dingue.

– Au fond de toi, tu le sais, ironisa-t-il.

Elle sortit en larmes et se jeta dans les bras de son fils et de sa fille. Elle se dit que, si Corentin n'avait pas eu l'idée de chercher, Arnaud serait sûrement encore à l'hôpital en train de se faire soigner une maladie inexistante. Elle les serra plus fort encore.

Elle avait demandé à le voir après sa déposition. Pour le moment, il n'était inculpé que de violation de domicile mais le mandat du juge allait permettre de faire une perquisition à son domicile. Ce qu'ils allaient trouver là-bas ne faisait guère de doute pour elle. Il avait probablement chez lui tout le matériel nécessaire pour

les observer 24h/24. Dieu seul savait ce qu'ils allaient trouver d'autre. Tout ce qu'elle voulait, c'était une raison à cet acharnement. Corentin la sortit de ses pensées :

– Maman ?
– Oui, mon chéri ?
– Je crois qu'il était amoureux de toi. Je pense qu'il essayait de te séduire. Tu aurais dû voir le regard noir qu'il m'a lancé l'autre jour. Juste après, il t'a regardé avec des yeux attendris. Ça se voit vraiment trop.

– Il aurait fait ça juste parce qu'il est amoureux de moi ?
Sans réfléchir, elle entra à nouveau dans la salle où il était enfermé et le regarda droit dans les yeux en prenant sa voix la plus grave :

– Michel, tu as fait tout ça parce que tu es amoureux de moi ?
– Tu vois, je t'avais dit que tu le savais.
– Mais... balbutia-t-elle. Mais... Pourquoi ? Tu ne m'as rien dit. Il fallait m'en parler.
– Je l'ai fait, lâcha-t-il désabusé. Tu ne m'as juste pas entendu.
– Mais pourquoi t'en être pris à mon mari ?
– Si je l'avais tué, tu l'aurais pleuré. Interné, j'avais toutes mes chances. Je me disais que son entêtement à voir des choses étranges aurait fini par faire en sorte que tu le détestes. Chaque fois que je mettais en route un truc bizarre, je regardais la vidéo. Dès que tu approchais, je coupais tout pour être sûr que toi, tu ne vois rien, qu'il soit le seul à avoir des visions et entendre des voix. Tout était réglé comme du papier musique, jusqu'à ce que l'autre petit con s'en mêle.

À ces mots, elle fut prise d'un coup de sang, s'approcha en furie et lui décocha une gifle dont il aurait le souvenir pendant quelque temps. Ce serait le dernier contact entre eux. Elle ressortit, prit ses enfants par la main et s'en alla. Son unique but était désormais de faire sortir Arnaud de l'enfer où elle l'avait mis volontairement.

Plus d'un mois était passé depuis sa sortie de l'hôpital et il entendait encore la voix des infirmières lui demandant de prendre ses cachets. Il n'avait passé que quelques jours à Pontoise, dans le Centre Hospitalier René Dubos, mais les séquelles resteraient présentes pendant longtemps. Peut-être en tirerait-il même un roman. Assis dans le jardin, en famille, pour l'une des dernières fois de l'année, — la rentrée était pour bientôt — il écrivait les événements passés pour les garder en mémoire dans leurs moindres détails lorsqu'il retomba sur le texte qu'il écrivait en ces moments troubles : *Phtéraliase.doc*. Il se tourna vers Émilie :

– L'autre enfoiré t'a dit quelque chose sur le titre du roman que j'ai mis ? Tu lui as demandé ?
– Oui, répondit-elle embarrassée. C'est la police qui l'a fait. Il leur a répondu qu'il n'y était pour rien. À moins qu'il ne mente encore, ce n'est pas lui qui t'a soufflé ça.

– Et moi, j'ai nettoyé complètement ton ordinateur, papa, ajouta Corentin. Je n'ai rien trouvé là-dessus. Finalement, je l'ai réinstallé.

– Mais alors qui ?
Il fit un double-clic sur le fichier qui s'ouvrit dans son traitement de texte. La première page affichait le texte. Soudain, un mot se souligna en rouge. Il le lut à haute voix :

– « Attention » !

Fin.